

MAURICE BAYEN

**PASSAGE
DE LIGNES**

nrf

GALLIMARD





Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

I

J'écris ces notes pour toi, Antilope, mon frère, pour toi qui pendant près d'un an m'as aidé à préparer cette évasion, pour toi avec qui j'ai ressenti tant d'émotions diverses, avec qui j'ai vécu des journées de fiévreux espoir et des périodes de lentes et lourdes désolations, avec qui j'ai échafaudé tant de plans absurdes ou géniaux, avec qui, un soir, j'ai rampé en sortant d'un souterrain à vingt mètres d'une sentinelle allemande. Je les écris pour traverser à nouveau ces heures de totale amitié, de totale confiance. Depuis vingt jours, j'ignore où tu es, ce que tu es devenu. Tu devais après moi sauter du train en marche, mais quand je me suis relevé, après ma chute sur le ballast, j'ai vu la portière se refermer, le train disparaître dans un virage, et la voie libre devant moi. Cette porte était pour moi comme la dernière barrière d'une enceinte où se trouvaient les camarades.

PASSAGE DE LIGNES

Et aucune des joies du retour n'a été pure pour moi : nous n'arrivions pas ensemble. J'étais seul.

J'écris aussi pour toi, Houdart, frère Routier, pour toi si généreux, si brave, pour toi qui m'as permis de partir. (Sans moi, peut-être aurais-tu réussi avec Antilope). Pour toi qui m'as dit, alors que nous venions d'être « repris » à Bingerbrück et qu'on nous menait vers le bureau de police : « Mon vieux Bayen, on dirait que tu gravis le Golgotha », qui m'as dit cela et qui m'as souri.

Pour vous tous, mes frères prisonniers, demeurés au camp, dont j'ai si intensément senti la présence autour de moi quand la nuit, il y a quatre jours, le passeur a murmuré en me montrant un piquet de bois : « La ligne de démarcation. ».

J'étais libre, toute cette horreur de la captivité était terminée, terminée physiquement, mais je savais qu'elle continuait pour d'autres, et tandis que je marchais sous la lune, sur la terre de France, libre, en esprit j'étais dans la baraque, sombre et froide, où sur des lits superposés vous dormiez tandis qu'assis à une table, enveloppé dans son manteau, éclairé par une lampe camouflée, le garde d'incendie lisait un roman policier ou priaït pour ses camarades.

Pour vous tous mes camarades, qui vous êtes un soir penchés sur le problème d'évasion et qui en êtes devenus des esclaves, malades comme

PASSAGE DE LIGNES

si vous aviez goûté d'une chose excitante, et qui n'aviez plus qu'une pensée : fuir. Pour vous qui cherchiez à découvrir dans les hommes, les choses, les animaux un moyen pour tromper l'adversaire. Pour vous qui avez brûlé le phosphore de votre pensée en des rêves fantastiques et absurdes, qui, tandis que vous tourniez en rond et que vous observiez les hirondelles, regrettiez les ailes que vous n'aviez pas, pour vous qui avez calculé des dimensions de Montgolfière, qui avez songé à des cerfs-volants de plus en plus grands, qui avez voulu vous enfermer dans des tonneaux, vous coucher au fond d'une voiture pleine de détritits infects, qui brusquement aviez le désir halluciné de vous jeter tête baissée contre les barbelés, pour vous qui avez peiné dans l'air lourd des souterrains, pour vous qui avez échoué et qui avez souffert dans des cellules, pour vous aussi qui avez réussi.

Saint-Raphaël, 17 novembre 1941.

Tu t'en souviens, Antilope, de ce lundi 13 octobre. J'avais « travaillé » après l'appel du soir. Couché sous la baraque 39 pendant 4 heures j'avais tiré sur le traîneau, fait basculer la caisse avec la paume des mains, j'avais tassé la terre dans le dernier canal. En retournant dans l'en-

PASSAGE DE LIGNES

ceinte d'exil, dans un état d'enthousiasme fou, le caïd Burignat qui m'accompagnait me disait : « Ça y est, on part demain ». Il m'expliquait les essais de visibilité qu'il avait tentés : sous les feux directs des projecteurs des miradors un camarade immobile, plaqué sur le sol, à 10 mètres avait été indiscernable du reste du terrain. Et Burignat, d'avance, se tordait de rire à l'image des « Schleuhs » qui s'apercevraient de notre disparition au matin du mercredi ou du jeudi.

Les 18 jours de cellule m'avaient-ils amolli? Était-ce la crainte puérile et vaine des jugements des camarades qui apprendraient pour la troisième fois mon entrée en cellule au cas où l'épreuve échouerait, ou peut-être même la han-tise du sourire du geôlier Winkler qui m'avait répondu 4 jours auparavant : « Jusqu'à la prochaine fois », quand je lui avais dit : « C'est fini »? Je n'éprouvais pas l'excitation enivrante des expériences qui avaient précédé. Une immense lassitude pesait sur mes épaules, j'apercevais devant moi des jours et des jours d'effort, et je les considérais sans joie, presque avec angoisse. Je savais aussi combien les pionniers de cette entreprise étaient fatigués, combien un jour de repos leur eût été nécessaire. Passaient dans ma tête tous les préparatifs inachevés d'Antilope, ceux de Popol, les miens aussi, et certes ceux de toute la bande.

PASSAGE DE LIGNES

J'objectai à Burignat : « Vous êtes tous à plat, il vaudrait mieux partir après-demain. Nous aurions vingt-quatre heures pour mettre au point les derniers détails. »

La réponse, je l'attendais : « Vingt-quatre heures pour nous faire prendre. »

Et ce soir-là, dans la buanderie, je te vis accroupi, souffler pour activer un petit poêle, faire grésiller la graisse déjà fondue dans un plat d'aluminium où tu allais casser un œuf, je te trouvai si pâle qu'à toi, aussi, je fis part de mes inquiétudes. Mais comme Burignat, comme Popol, le lendemain, tu ne crus pas à mes raisons. J'étais de votre avis, je savais bien qu'il fallait risquer, qu'une entreprise semblable à la nôtre n'était pas de tout repos, que l'idée de confort devait en être bannie, j'étais sûr que ma logique serait sans force. Le mardi matin, avant ton travail, car tu devais encore peiner ce jour du départ pour préparer le puits de sortie, j'insistai à nouveau, je trouvais injuste qu'on te laissât t'épuiser dans ce trou sans air durant une demi-journée, quelques heures avant l'épreuve finale. Et pourtant, comme je comprends que tu aies refusé de laisser traîner l'ouvrage. A cette heure-là, tout de même, tu as senti le danger, et si les autres avaient accepté de patienter tu aurais été satisfait.

Ce que fut ce mardi, je ne le sais plus très bien.

PASSAGE DE LIGNES

Il fallut repasser des vêtements : Gallais avec son fameux fer m'apporta une musette contenant un veston qu'il me demanda de rendre sortable. Gallais avait jugé que son fer rendait les ultimes services : la veille, pour le faire chauffer plus rapidement, il l'avait placé directement dans le foyer d'un poêle trop ardent : sa poignée de bois était en partie carbonisée; et quand il était prêt à servir, le saisir était une opération dangereuse. Trois boys-scouts étaient venus m'aider dans cette baraque 1. Je ne dissimulais plus rien de ma hâte aux camarades présents. A Modrin qui allait être libéré le lendemain matin, je confiais même que j'espérais franchir le barbelé avant lui. Aux autres, je parlais de la nécessité de rétablir le plus rapidement possible un équipement complet. Deux boys travaillaient à la hâte construction de chapeaux que dirigeait Cals; le troisième, Jérôme, s'occupait de détails, boutons de costumes, points à refaire, etc... |

A chaque instant j'étais dérangé. : (parfois, comme chef de baraque), un Allemand venait me demander où il fallait disposer un store. Tu penses, Antilope, comme cela m'intéressait, un store! Parfois, simplement par le cri : « Les Brêles¹ ». Il fallait alors dissimuler tout ce que

1. Brêle était un des nombreux substantifs qui nous servaient à désigner les Allemands.

PASSAGE DE LIGNES

nous avions en main sous une couverture ou dans un sac de couchage. Parfois, c'était un camarade de l'équipe qui venait me demander des costumes que nous avions cachés pour lui, ou qui s'apercevait qu'un chapeau ou un imperméable lui manquait.

Dans tout ce mouvement, il fallait encore examiner l'indicateur, et prendre une décision. Berlin ou Halle? *Schnellzug* ou *Personenzug*? (Dilemmes que nous ne résolûmes pas d'ailleurs avant la sortie : la balance des avantages de chaque solution étant en équilibre). Compléter les faux papiers belges. Vous en aviez chacun un jeu. Je réussis à en trouver un, moi aussi, le matin, après plusieurs demandes. Je le dois à un camarade de la B. 19 dont les désirs de fuite s'étaient révélés brusquement à l'arrivée des Nurembergeois et qui avait longuement et patiemment dessiné à l'encre de Chine des « en tête » d'une maison de Moteurs Électriques dont il avait découvert le nom dans les annonces du *Dresdner*. Comme il avait travaillé sans souci des curieux, je lui avais fait remarquer le danger qu'il faisait courir aux camarades : si les Allemands étaient mis au courant de ces fabrications de faux, ils prendraient des mesures pour les rendre inutilisables. Intérieurement j'avais été exaspéré de sa méthode; je jugeais que la préparation d'une évasion devait commencer

PASSAGE DE LIGNES

autrement. Ce matin, je fus bien heureux de recueillir le fruit de son travail que précédemment j'avais maudit. Boulvin qui avait servi d'intermédiaire m'apporta donc un acte de naissance belge avec tampon de Harlebeek, un « *ausweiss* » et un *Bescheinigung* qui portaient l'aigle, la croix gammée, des indications truquées à la gouache ou autrement : « *Kommissar* », et une lettre à en-tête de la maison d'électricité. Avant d'examiner cette lettre, je commençai à remplir les autres pièces. J'avais à peine écrit un nom que je venais d'inventer sur l'acte de naissance belge, que je m'aperçus que le Directeur de la Maison d'Électricité recommandait un autre personnage qui se rendait à Stiring Wendel. Il me fallut raturer l'acte de naissance pour faire concorder l'ensemble de ces documents. J'invitai un camarade à m'aider, pour que sur les différentes feuilles un observateur habile ne pût pas reconnaître l'écriture d'une même main. Pourtant, ces faux états-civils n'étaient pas satisfaisants. Ils puaien le « truc ». Et Popol fit des erreurs plus graves. Quand il vint pour que nous complétions ensemble nos deux jeux, il avait déjà inscrit des noms et quand une heure plus tard un camarade lui apporta la lettre d'introduction d'un entrepreneur de béton, il s'aperçut que les noms ne concordaient pas. Il fallut alors supprimer cette lettre de recommandation

PASSAGE DE LIGNES

qui pourtant « faisait bien ». A la lecture du texte des différents papiers notre camarade Guttman, qui parle l'allemand aussi bien que le français fut horrifié par les fautes de grammaire. Enfin les signatures des différents *Bescheinigung* qui auraient dû être identiques, étaient différentes. Tout cela nous devons bien nous l'avouer, Popol et moi, et te l'avouer, Antilope, quand vers 3 heures tu revins du trou pour nous dire que c'était prêt, et que décidément nous partions ce soir. Et nous avons su dès lors, secrètement, que ces « faux » ne nous serviraient jamais; mais nous les avons néanmoins placés dans nos poches.

Alors, à partir de 3 heures, j'ai dévoilé mon jeu à quelques camarades de la travée, à Cals, à Alexandre, à Petitcolin, en leur demandant le secret absolu qu'ils me promirent. Plus tard, je fis de même pour Cavouyère qui se fâcha parce que je prenais la peine de lui faire cette prière qu'il jugeait superflue. Je n'avais pas le temps de m'expliquer longuement et je fus attristé de le voir s'éloigner, l'humeur mauvaise.

Et Boulvin et Philippe arrivèrent pour m'aider. Boulvin m'apportait un rasoir : son rasoir. Une fois de plus pendant cette journée, il me montrait son dévouement total, absolu. Il laissait tout son travail pour m'aider. Il avait réfléchi à des détails, il m'apportait des solutions.

PASSAGE DE LIGNES

Et tout cela, il le faisait de son air modeste, sans phrase. Et la tristesse de tout son être semblait même s'effacer, on la sentait confusément à l'arrière-plan. Et Philippe m'aida à remplir un sac, que je croyais appartenir à Laland, et que je lui avais demandé la permission d'utiliser. Tous, tous les camarades m'aidèrent. Mais ce soir-là une grande indécision régnait en moi : la liste des objets à emporter ne me satisfaisait plus ; il me semblait que jamais je ne serais prêt. Je luttais pour ne pas laisser monter en moi l'énervement : je voulais être calme ; mais soudain je réalisais l'effort qu'il faudrait faire le soir : de nouveau pénétrer dans un souterrain. De nouveau, peut-être, s'y faire découvrir. Sinon, la tension qu'il faudrait déployer pour ramper sans bruit à vingt mètres de la sentinelle. Alors, brusquement, mon cœur battait à coups précipités. Non par la peur du coup de feu qui existait certes, mais surtout à cause de l'idée : « Je suis cinquième, si je suis maladroit, vingt-trois camarades derrière moi seront pris, et cette faute pèsera sur ma conscience pendant des années ». Je me mettais à prier. Je sentais tellement qu'il est des instants où nous ne nous appartenons pas. Dans cinq heures, me disais-je, avec un peu de chance, tout ira bien, ce sera si beau, si grand. Et avec un peu de déveine, ce sera la cellule pour toi, pour tes camarades et

PASSAGE DE LIGNES

les regrets cuisants, si c'est toi qui causes la débâcle. Un rien, un pied qui heurte le sol trop fort, un chien, une ronde qui passent, une sentinelle qui se retourne et l'œuvre est manquée : le succès et l'échec semblent si peu nous appartenir ! c'est une sorte de roulette : pair ou impair, rouge ou noir, manque ou passe ; mais il est nécessaire, alors, à l'âme de croire que la bille ne roule pas au hasard, qu'elle ne s'arrêtera pas n'importe où ; il est nécessaire d'avoir la certitude qu'un Être la regarde et la dirige, et que cet Être nous entend, nous aime.

Antilope, les esprits forts peuvent penser ce qu'ils veulent de ces prières-là. Le bigotisme de la trouille, comme dit Popol. Soit. Nous sommes des hommes, rien que des hommes avec leurs faiblesses, et demain peut-être je pécherai en oubliant mes prières de ces heures intenses. Mais l'acte d'humilité avant l'action, n'est-ce pas une preuve de l'existence de Dieu ?

Quand la raison reprenait le dessus, je me disais que je ne devais pas être plus maladroit que mes camarades et que si d'autres passaient, je passerais, moi aussi ; mais je savais que j'avais contre mes nerfs une lutte à mener que les autres ne connaissaient pas.

Quelques minutes avant l'appel, tu ne trouvais pas ton sac, j'eus l'impression que celui où j'avais entassé mes affaires t'appartenait et non

PASSAGE DE LIGNES

pas à Laland; après examen, tu le reconnus. Pour gagner du temps, tu pris alors une petite valise. J'enfilai mon golf civil et pour le dissimuler, une culotte militaire, mon manteau.

Nous nous rangions pour l'appel, j'aperçus Dugardin qui causait avec Courmes. Dugardin viendra ce soir dans le souterrain pour exécuter le dernier travail d'ouverture du puits, il refermera quand nous serons tous partis; il passera la nuit dans le souterrain, et le lendemain il dirigera le départ. Courmes n'en croit pas ses oreilles, car il ne se doutait de rien, Courmes comprend enfin pourquoi j'insistais à la prison, et dans cette baraque 1 pour éviter toute espèce d'histoire. Il réglera ce soir la question du camouflages pour demain matin.

Voici le plan prévu :

L'appel est passé simultanément par différents officiers dans chacun des blocs. Il y a exception pour le bloc IX et la baraque 1 qui sont inspectés par le même officier. Celui-ci fait d'abord le bloc IX, puis prend sa bicyclette, contourne la baraque 3 pour venir assister au comptage des habitants par le sous-officier. Or on peut communiquer du bloc IX à la terre d'exil par un autre chemin : il suffit de sauter au-dessus d'une cloison qui a été mise dans les cabinets qui, autrefois, étaient communs aux baraques 1, 3, 5, 7. Donc, tous les camarades man-

PASSAGE DE LIGNES

quants seront remplacés par des officiers du bloc IX, qui eux-mêmes le seront par des habitants de la baraque 1. Les comptes seront justes dans tous les blocs quand le lieutenant allemand aura vérifié le bloc IX; tandis qu'il s'éloignera à bicyclette, vingt-huit camarades reviendront dans l'enceinte de la baraque 1. Il faudra faire cette périlleuse opération une fois le matin, une fois le soir. Je conseille à Courmes de s'entendre avec le chef de la baraque 3 qui s'est montré obligeant au moment de la question des vêtements abandonnés dans le lavabo deux jours auparavant.

En place! L'appel est fini au bloc IX; le cycliste arrive. Je me mets au deuxième rang. Rapidement, car il faut toujours essayer de partir sans laisser de détritius, comme le prescrit Baden Powell, je m'excuse auprès du camarade avec qui j'ai eu une discussion hier. Il ignore mes projets; dans mes paroles il trouve peut-être une marque de platitude? Peut-être ne me comprend-il pas du tout? Il m'assure que tout est oublié.

Garde à vous! Pour la dernière fois peut-être! C'est peut-être la dernière fois que je subis la honte d'être compté comme un mouton qu'un chien garde jalousement ou comme l'or d'un coffre-fort qu'un avare enferme. Pour la dernière fois peut-être cette espèce de salut que

PASSAGE DE LIGNES

représente le garde-à-vous ! Mais je l'ai cru en d'autres occasions déjà : Et cette cérémonie quotidienne se déroule avec tant de calme, avec une si parfaite régularité que je doute que ce soit fini.

Nous sommes comptés. Le lieutenant allemand s'est mis lui aussi au garde-à-vous ; il a porté sa main à la visière, avec sa raideur habituelle et raciale, s'est à demi tourné à droite et à gauche, puis il est parti, tandis que le capitaine Elgozi criait : « Rompez vos rangs ».

Je me dirige vers la baraque. Kahn m'arrête : « Vous savez que j'ai beaucoup travaillé autrefois dans des souterrains ; vous n'ignorez pas, je pense, qu'il y a des travaux en cours à l'autre extrémité du camp. Je crois même que vous en êtes ». Très gêné, je garde le silence.

« Si par hasard il y avait d'ici quelque temps une possibilité de me faire entrer dans cette entreprise, vous me rendriez un grand service. »

Je réponds alors :

« Je ne suis qu'un membre de cette association, j'y ai été admis par la gentillesse de deux camarades. Il m'est très difficile de vous aider. Soyez cependant prêt. Vos affaires sont-elles en ordre ? Pouvez-vous partir d'une heure à l'autre ? »

Sur l'assurance qu'il lui fallait une demi-heure pour rassembler les différentes pièces de son costume civil, je lui dis qu'il y aurait peut-être bientôt une opération à tenter.



JACQUES RIVIÈRE (1886-1925)

ÉTUDES (*Baudelaire, P. Claudel, A. Gide, Rameau, Bach, Franck
Wagner, Moussorgski, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin*)
L'ALLEMAND (*Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre, 1918*)

A LA TRACE DE DIEU, Préface de Paul Claudel

CORRESPONDANCES

AVEC ALAIN FOURNIER | AVEC ANTONIN ARTAUD

AIMÉE, roman

BENJAMIN CRÉMIEUX (1887-1944)

XX^e SIÈCLE

JACQUES DECOUR (1910-1942)

ROMANS

LE SAGE ET LE CAPORAL

LES PÈRES

ESSAI

PHILISTERBURG

MAX JACOB (1876-1944)

ROMANS

L'HOMME DE CHAIR
ET L'HOMME REFLET

FILIBUTH ou LA MONTRE EN OR
LE ROI DE BÉOTIE

NOUVELLES

CINÉMATOMA

LE CABINET NOIR

POÉSIE

LE CORNET A DÉS

VISIONS INFERNALES

DERNIERS POÈMES EN VERS ET EN PROSE

DIVERS

BOURGEOIS DE FRANCE
ET D'AILLEURS

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX
(La Gourmandise)

CONSEILS A UN JEUNE POÈTE. — CONSEILS A UN ÉTUDIANT

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR L'AUTEUR

TABLEAU DE LA BOURGEOISIE

JEAN PRÉVOST (1901-1944)

ROMANS

MERLIN
Petites Amours Profanes
LE SEL SUR LA PLAIE

LES FRÈRES BOUQUINQUANT
LA CHASSE DU MATIN
RACHEL

NOUVELLES

NOUS MARCHONS SUR LA MER (*Trois nouvelles exemplaires*)

LUCIE-PAULETTE

POÉSIE

TENTATIVE DE SOLITUDE

BRULURES DE LA PRIÈRE

L'AMATEUR DE POÈMES

HISTOIRE

LA VIE DE MONTAIGNE

SOUVENIRS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

ESSAIS

USONIE. — LA TERRE EST AUX HOMMES

PLAISIR DES SPORTS (*Essai sur le corps humain*)

LITTÉRATURE

LES ÉPICURIENS FRANÇAIS (*Trois vies exemplaires :*

Héruault de Séchelles, Stendhal, Sainte-Beuve)